

IL Y A SOIXANTE ANS, EN POLOGNE LIBÉRÉE, DES RESCAPÉS JUIFS ESSAIENT DE REVENIR

Georges Bensoussan

Mémorial de la Shoah | « [Revue d'Histoire de la Shoah](#) »

2009/1 N° 190 | pages 281 à 284

ISSN 2111-885X

ISBN 9782952440981

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-revue-d-histoire-de-la-shoah-2009-1-page-281.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Mémorial de la Shoah.

© Mémorial de la Shoah. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

IL Y A SOIXANTE ANS, EN POLOGNE LIBÉRÉE, DES RESCAPÉS JUIFS ESSAIENT DE REVENIR

par Georges Bensoussan

Chacun connaît le pogrom de Kielce, survenu le 4 juillet 1946. À la suite d'une accusation propagée à la vitesse des rumeurs, la disparition d'un enfant chrétien, les rares survivants juifs de Kielce (près de deux cents étaient revenus dans la ville à la fin des combats) furent accusés de l'enlèvement du garçon, prologue « évident » à un « crime rituel ».

Quarante-deux Juifs furent assassinés dans des conditions atroces, à coups de hache, de barres de fer et de couteau, et des dizaines d'autres blessés. Le traumatisme, considérable, stimula l'exode des derniers Juifs de Pologne vers l'Ouest, l'Europe occidentale ou l'Amérique, ou vers le Sud, la Palestine, qui était alors toujours fermée à l'immigration juive par les Britanniques.

Comme souvent, un événement en écrase plusieurs autres et empêche par sa suprématie d'entendre l'atmosphère d'une époque. Kielce marque l'acmé du climat pogromiste qui règne en Pologne en 1944-1945, alors que les derniers soldats allemands sont partis mais que le Reich est encore loin d'avoir capitulé.

Les rescapés Tutsi des tueries du printemps 1994 sont obligés de vivre au milieu de leurs assassins, en sachant même parfois qui de tel ou tel de leurs voisins a tué tel ou tel membre de leur fratrie. Par comparaison, on répète (à raison d'ailleurs) que Juifs et Arméniens n'eurent pas à connaître une telle situation. Sur le fond, la thèse est juste. Mais à y regarder de plus près, la réalité du terrain apparaît

beaucoup plus nuancée. Tout au long des années 1920, le sort des Arméniens dans la Turquie nouvelle demeura dangereux, précaire et soumis aux violences allant jusqu'à l'assassinat. Nombre d'entre eux durent fuir vers l'Ouest, vers l'Europe ou, plus au Sud, vers le Proche-Orient (Liban, Syrie, Palestine, Égypte, etc.).

Certes, les Juifs, eux, n'eurent pas à vivre au milieu des Allemands dans des conditions ordinaires. Reste qu'une grande majorité de camps de DP étaient situés en Allemagne et en Autriche dans un environnement pesant. Mais surtout – et c'est là l'essentiel –, le reliquat de communauté juive de Pologne (300 000 personnes environ sur les 3,3 à 3,5 millions de Juifs polonais en septembre 1939) tenta, pour partie au moins, de revenir en Pologne en 1945. Ce qui l'y attendait fut une atmosphère de chasse aux Juifs ponctuée de menaces, d'assassinats nocturnes, de vols et de violences diverses. Or, deux ans plus tôt, en août 1943, dans un message adressé à son gouvernement en exil à Londres, un représentant de la résistance polonaise évoquait déjà l'« impossible retour » des Juifs : « Dans la patrie dans son ensemble [...], la position est telle que le retour des Juifs à leur travail et dans leurs ateliers est totalement hors de question, même si le nombre de Juifs était considérablement réduit. La population non juive a pris la place des Juifs dans les villes et les bourgs ; dans une bonne partie de la Pologne, c'est un changement fondamental, de caractère définitif. Le retour en masse des Juifs serait vécu par la population non pas comme une restitution, mais comme une invasion contre laquelle ils se défendraient, fût-ce par des moyens physiques¹. »

Jonas Turkov (1898-1982), dramaturge et metteur en scène célèbre du théâtre juif d'avant-guerre, et son épouse Diana Blumenfeld avaient échappé à la catastrophe du ghetto de Varsovie. Après guerre, Turkov rédige trois volumes de souvenirs dont le dernier, consacré à la Libération, vient d'être publié (octobre 2008) par les soins du Mémorial de la Shoah (en partenariat avec Calmann-Lévy) : *En Pologne après la Libération. L'impossible survie des rescapés juifs*².

1. Cité in Saul FRIEDLÄNDER, *Les Années d'extermination. L'Allemagne nazie et les Juifs, 1939-1945*, Paris, Seuil, 2008, p. 658.

2. Traduit du yiddish par Maurice Pfeffer.

Arrivés à Lublin fin septembre 1944, Jonas Turkov et sa femme se mettent d'abord en quête d'un toit et c'est par cette recherche que Turkov commence son récit. Cette errance à la recherche d'une chambre met en pleine lumière l'antisémitisme violent d'un grand nombre de Polonais qui, tout en étant prêts à accabler les Allemands de tous les maux du monde, leur reconnaissent toutefois d'avoir « fait œuvre utile » en assassinant les Juifs.

D'emblée, on fait comprendre aux époux Turkov qu'en dépit du départ des Allemands, il leur serait plus prudent de conserver leurs noms « aryens » du temps de l'Occupation. Quand, étonné, Jonas Turkov en demande la raison à l'officier qui lui donne ce conseil, il s'entend répondre : « Des *houligans* (voyous, en polonais) parcourent les immeubles en se présentant comme policiers et ils examinent les registres. Ils recherchent les Juifs et, quand ils trouvent un nom juif, ils le notent, puis la nuit, le Juif est abattu par la bande dont fait partie le soi-disant agent³. »

La quête d'un logement met aussi Turkov en contact avec des officiers de l'Armée rouge. Un soir qu'il attend l'un d'entre eux, la sentinelle, russe, le prenant pour un Polonais non juif, lui dit sa compassion pour la souffrance des Polonais durant la guerre avant d'ajouter : « Tu sais, camarade, ça c'est ce que les boches ont fait de pas bien ; mais ce qu'ils ont fait de bien, c'est d'avoir tué les youpins⁴. »

À l'image de ce qui se passe dans toute la Pologne libérée, Turkov va dévider ensuite la litanie des nouvelles venues des zones libérées : un Juif assassiné ici à coups de hache, deux autres défenestrés là d'un train de nuit après avoir été rançonnés et battus. Il dit aussi les lettres anonymes, les tracts dans les boîtes aux lettres et les messages de haine laissés sur les cadavres des Juifs abattus en pleine rue.

En réalité, c'est toute l'Europe orientale pogromiste qui vomit ses rescapés juifs en 1944-1946. Ainsi, des pogroms éclatent dans l'Ukraine libérée par l'Armée rouge à l'été 1944. En septembre 1945, à nouveau, Kiev est le théâtre de violentes émeutes antijuives.

3. Jonas TURKOV, *En Pologne après la Libération. L'impossible survie des rescapés juifs*, op. cit., p. 17.

4. *Ibid.*, p. 22.

À rebours des idées reçues sur le reflux de la violence après des époques troublées, c'est l'inverse qui se vérifie comme à chaque fois : plus le niveau de violence est élevé, plus il accoutume les contemporains à l'exercice de la brutalité. Ainsi, la Shoah ne « vaccine » nullement contre la violence antijuive. Tout au contraire la libère-t-elle et le dernier des apeurés, après Auschwitz, se sent désormais le droit de martyriser « son Juif » dès lors que « le Juif » a été réifié en victime. Cet élémentaire constat dont la Pologne de 1945 offre l'exemple sanglant devrait faire réfléchir les tenants du « devoir de mémoire » et de la « religion compassionnelle » sur le danger qu'il y a à enfermer une communauté dans une posture doloriste.

Kielce a longtemps masqué la sordide réalité d'un pays qui, s'il a massivement souffert, s'est tout aussi massivement, et plus ou moins silencieusement, réjoui du génocide. L'héroïsme exceptionnel des Justes polonais n'efface pas cette réalité tragique. Pour la Pologne d'avant-guerre, la minorité juive était un problème politique. Dans le sillage des pratiques de la violence de masse, confortée par la longue passion génocidaire de l'Europe vis-à-vis de ses Juifs, l'Allemagne a répondu à une question politique par l'extermination. Comme les Turcs déjà, cinquante ans auparavant, en 1894, avaient répondu à la « question arménienne » en exterminant les Arméniens pour reprendre la formule du député français Denys Cochin.

Ainsi, au regard de cette histoire sanglante, la situation actuelle des Tutsi est moins radicalement neuve qu'on le croit parfois.